



corbières matin

12 AOUT 1999

10f

LE QUOTIDIEN DU BANQUET

Sommaire

Affiches :

Hommage à Robin Cook,
Jean-Patrick Manchette
et Jean Amila : la série
noire continue ! p. 10.

Tisane :

Chaque jour,
dans la littérature
mondiale, les belles
pages de la vigne
et du vin. Aujourd'hui,
le point de vue
de l'utilisateur ?
avec Antoine Blondin,
p. 12.

Un été, des étals :

Elle se grille
ou se presse, elle peut
aussi sauter
(et pas seulement après
les élections), l'amande
est un des beaux fruits
de l'été, p. 14.

Corbières Noires :

Le Tueur de l'arc-en-ciel,
par Tonino Benacquista,
p. 18.

Un œil noir te regarde !

**Cet après-midi à Lagrasse
un grand colloque
sur la littérature policière
réunira les spécialistes
du genre,
pour dire le monde,
noir sur noir.**



12

douzième jour





Depuis 12 jours l'iroquois sud,
s'est installé à Lagrasse
pour réaliser chaque nuit
Corbières Matin

l'iroquois sud,



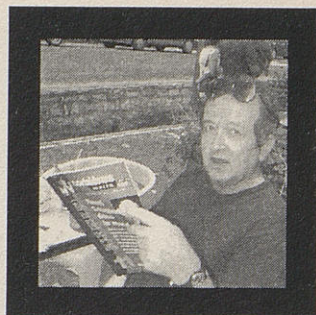
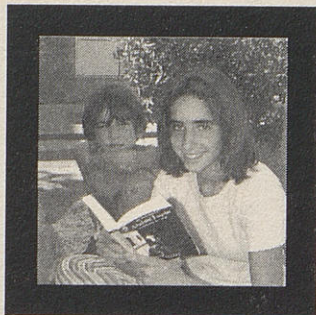
bureau de création spécialisé dans la presse et l'édition d'entreprise

l'iroquois sud,

1417, rue du Pont de Laverune 34070 Montpellier tél. 67 47 10 24 fax 67 47 12 24

l'iroquois,

8, cité d'Hauteville 75010 Paris tél. (1) 45 23 01 29 fax (1) 45 23 02 15



Pas près d'oublier

■ Nous ne sommes pas près d'oublier le premier numéro de *Corbières-Matin* dans les rues de Lagrasse, après cette nuit blanche où nous doutions qu'il existât jamais et cette vision qui nous réveilla vers 9 h quand chaque passant l'avait sous le bras.

Nous ne sommes pas près d'oublier les habitants qui venaient chaque matin acheter le journal au même endroit pour nous faire comprendre ainsi que ce journal était devenu le leur, comblant alors l'espoir qui nous tenait et que nous n'osions avouer. De plus, par délicatesse pour nous qui avons pris l'habitude d'écrire dans des journaux qui emballent tôt ou tard du poisson, ils disaient qu'ils achetaient « le livre ».

Nous ne sommes pas près d'oublier nos enfants dans les rues de Lagrasse, vendant ce journal et découvrant ainsi le village, et dès lors ne le quittant plus, comme si l'enchevêtrement des chemins chaque fois nouveaux qui menaient de l'école à l'abbaye et retour n'avait été tissé que pour eux, par des générations de parents aimants.

Nous ne sommes pas près d'oublier que ces enfants qui couraient partout, criaient et pleuraient à leur tour mais n'oubliaient jamais d'être sages et plus attentifs encore que nous quand nous guettions les signes que le Banquet du livre était bien servi.

Nous ne sommes pas près d'oublier les poussettes au fond du cinéma en plein air de la cave

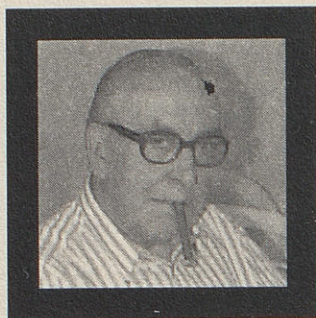
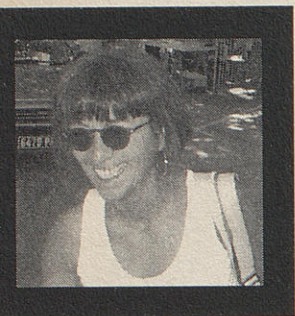
coop, parce que des poussettes dans un cinéma, nous n'en avons plus vu depuis notre enfance en ville quand notre petit frère était dans la poussette.

Nous ne sommes pas près d'oublier Suzanne qui allait tous les soirs au cinéma et nous nous disions que peut-être elle n'était plus allée au cinéma depuis très longtemps et que donc — n'y aurait-il eu que Suzanne et les jeunes couples avec les landaus — l'invention du cinéma et la redécouverte des projections en plein air, c'était vraiment de bonnes idées.

Nous ne sommes pas près d'oublier, pour passer du coq à l'âne, que le professeur agrégé qui pourtant n'est pas loin d'avoir lu tous les livres, a compris enfin la théorie platonicienne de l'amour en écoutant le comédien lire le *Banquet* de Platon.

Nous ne sommes pas près d'oublier la gamine blonde tellement frappée par la librairie dans l'abbaye, qu'elle est allée toute seule acheter un livre, alors que les livres jusque-là, c'était son père qui les lui fournissait en vain par sens peut-être forcené du devoir paternel.

Nous ne sommes pas près d'oublier que le boucher, qui était le héros d'une nouvelle noire, a rencontré l'auteur et lui a dit : « J'ai bien apprécié ce que vous avez écrit. Tenez ! Goûtez mes saucisses confites et vous me direz ce que vous en pensez. » Des paroles comme ça, où l'on échange des mots contre des nour-



Pas près d'oublier

ritures, et qui laissent penser qu'ainsi les mots ne s'envolent pas au gré du vent, permettent d'espérer que, si ce banquet n'était qu'un songe lui aussi dispersé par le vent, il restera quelques mots accrochés aux murs de Lagrasse. Nous ne sommes pas près d'oublier les deux hommes aux commandes de la machine à faire le journal, qui nous ont sauvé des situations les plus périlleuses sans perdre leur humilité et qui, surtout, expliquaient la machine sans se lasser aux habitants du village, comme s'ils étaient des clients importants, sachant bien pourtant que des machines comme ça, ils n'en placeraient pas une par foyer. Mais cette machine ils l'avaient faite et il leur plaisait de vérifier toujours qu'ils l'avaient faite pour les hommes. Nous ne sommes pas près d'oublier ainsi que ce ne sont pas les machines qui dévorent les hommes, mais qu'il suffit que les hommes se soucient de se faire hommes pour que la machine se fasse familière.

Nous ne sommes pas près d'oublier, donc, le petit garçon rêveur que ses parents auraient dû coucher depuis longtemps et qui se tenait assis, immobile et attentif, à observer ces hommes précis et chaleureux qui s'occupaient à lui fabriquer un miracle.

Nous ne sommes pas près d'oublier la connivence et en même temps la distance entre le viticulteur et le Juif observant, dans la cour de la cave coop après le colloque sur le vin dans les spiritualités. Il y avait dans cette distance une

confiance infinie qui parlait d'amitié gratuite et de temps qui passe et pourtant ne passe pas. Nous ne sommes pas près d'oublier les adolescents qui se promenaient avec Platon dans la poche revolver, comme nous nous promenions nous avec Boris Vian ou Rimbaud, parce que ces deux-là se donnaient immédiatement pour nos frères. Remplacer comme ça des vieux frères par un maître antique et rigoureux, c'est arracher la sévérité convenue qu'on avait plaquée sur cette langue décrétée morte.

Nous ne sommes pas près d'oublier les vingt ans d'amitié qui lient certains d'entre nous et que les chemins parallèles n'ont pas entamé. Nous retrouver ainsi à mi-parcours pour vérifier que les liens ne se sont pas dénoués, découvrir que ces mêmes liens se nouent immédiatement avec d'autres que nous connaissons depuis treize jours, c'est une grâce que nous devons à ce village.

Nous ne sommes pas près d'oublier que ce qui s'est passé de plus fort, nous ne l'avions pas prévu et qu'il s'est logé dans les interstices.

Nous ne sommes pas près d'oublier en préparant l'année prochaine, de ménager donc des espaces de respiration pour que d'un programme naissent des événements propres, car finalement c'est moins le programme que la respiration qui importe.

Nous ne sommes pas près d'oublier le premier Banquet du livre à Lagrasse. ■■■■

UN SIÈCLE D'ÉCRIVAIN

Éloge de la citation noire

« **Je** lis beaucoup de romans policiers. Je n'y cherche plus, hélas, le lyrisme absurde de Fantômas, le charme naïf d'Arsène Lupin, la tendresse mélancolique de Rouletabille, mais j'y trouve autre chose, une force physique et un style moderne, une connaissance de l'âme, qui dépassent de loin ce que nos romanciers produisent. Je m'étonne en face d'œuvres où une sorte de génie éclate, dans l'allure générale et dans le détail, qu'on les mésestime sous prétexte qu'elles figurent dans des collections populaires... »

Jean Cocteau

« Celui qui constate que dix pour cent de tous les crimes ont lieu dans un presbytère s'écrit : « Toujours la même histoire ! », celui-là ne comprend rien au roman policier. L'originalité n'est pas là, bien au contraire, ce sont des variations sur des thèmes plus ou moins conventionnels qui constituent l'une des caractéristiques fondamentales du roman policier et qui confèrent une esthétique à ce genre. A notre époque, il n'y a peut-être d'ailleurs que le roman policier, parmi les productions d'un niveau artistique supérieur, à posséder la santé que représente un schéma... »

Bertolt Brecht

« On sait qu'une société capitaliste pardonne mieux le viol, l'assassinat, la torture d'enfant, que le chèque sans provision, seul crime théologique, le crime contre l'esprit. On sait bien que les grandes « affaires » comportent un certain nombre de scandales et de crimes réels ; inversement le crime est organisé en affaires rigoureuses, d'une structure aussi précise que celle d'un conseil d'administration, ou de managers. La Série noire nous a rendu familiers d'une combinaison affaires-politiques-crimes qui, malgré toutes les preuves de l'Histoire ancienne et présente, n'avait pas reçu son expression littéraire courante... »

Gilles Deleuze

« L'extension subversive du polar, son effet souterrain de destruction de la littérature classique est aidé par une règle non dite du genre : l'amour en tant que sentiment en est totalement exclu. On n'aime pas d'amour dans le polar [...]. Ce refus de l'élégie condamne une des veines les plus riches, une des inspirations les plus fécondes du roman classique et n'est pas sans effet sur le roman en général. Les littérateurs, même s'ils ne le proclament pas, lisent des polars et s'en inspirent. La mise à



l'écart du discours amoureux, la syntaxe argotique, la violence, le verbe au présent, les stéréotypes, la réalité déviée et déviante, tout cela contribue à déstabiliser le champ littéraire... »

Raphaël Pividal

« Il se peut, lorsque les historiens de la littérature viendront à examiner la fiction produite au cours de la première moitié de ce siècle, qu'ils passent assez légèrement sur les compositions des romanciers « sérieux », pour tourner leur attention vers les réussites immenses et variées du roman policier... Ils se tromperont lourdement s'ils se contentent de l'attribuer au progrès de l'alphabetisation qui aurait créé une masse considérable de nouveaux lecteurs, avides mais sans éducation ; ils seront obligés de reconnaître que le roman policier était aussi lu par des hommes de savoir et des femmes de goût. Je propose une explication toute simple : les auteurs de romans policiers ont une histoire à raconter et ils la racontent avec concision... »

Somerset Maugham

QUAND LA VIGNE DORT

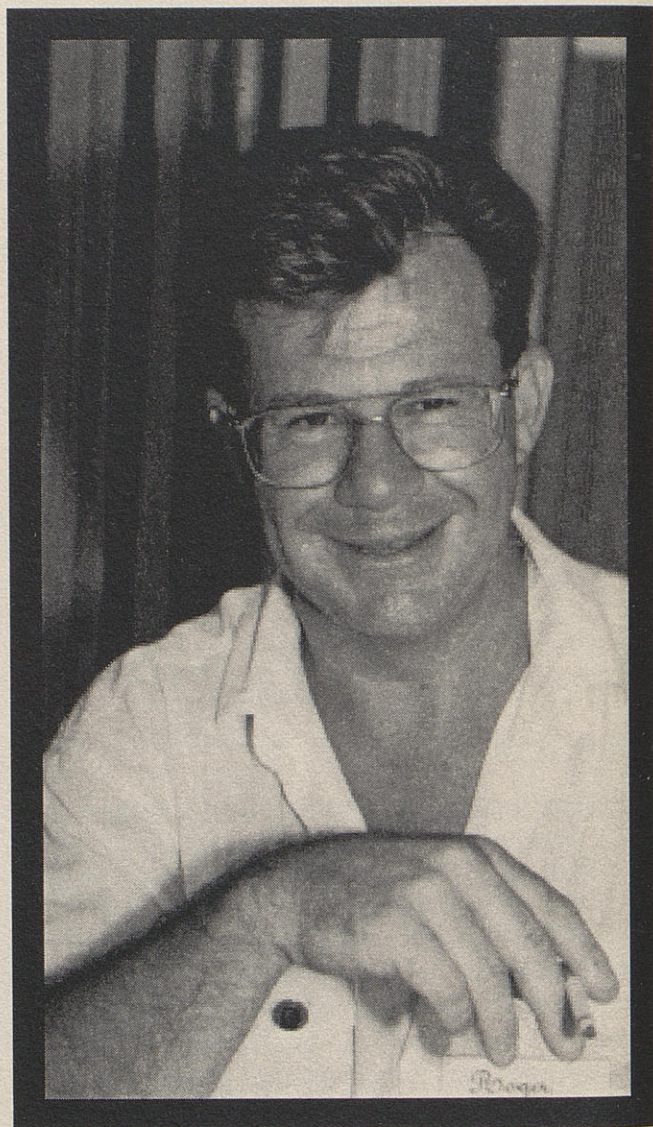
Roger Martin, le bulldozer

par Gérard Delteil

J'ai rencontré Roger Martin pour la première fois à Mont-Saint-Martin où il organisait des rencontres sur le polar. On devait être en 86 ou 87. Auparavant, je l'avais entr'aperçu au Festival de Reims, sans avoir le temps de le découvrir et de l'apprécier. Première impression : l'homme m'a fait l'effet d'un bulldozer, capable de débayer tous les obstacles devant lui. A la fois organisateur, conférencier, auteur, critique, éditeur, il déployait une énergie fabuleuse pour parvenir à ses fins. J'ai eu peu après l'occasion de constater qu'il possédait en outre de surprenants dons d'orateur, capables de captiver un auditoire de vacanciers peu disposés au départ à supporter un très, très long discours sur le Ku Klux Klan. Ça se passait cette fois en Corse, dans un village de vacances. J'avais dit à Roger : « Essaie de ne pas être trop long : vingt minutes maximum. » Il avait réussi à passionner l'assistance pendant une heure et quart au moins — pas une personne n'avait quitté la salle...

Le Ku Klux Klan, c'est en effet le sujet favori de Roger, qui en est incontestablement le spécialiste en France. Combattant antiraciste passionné, il a consacré à cette odieuse secte d'encagoulés le seul ouvrage publié dans ce pays sur la question. Pour se documenter, il n'a pas hésité à entrer en contact avec le Grand Dragon du Klan, suivant la voie tracée par Kenneth Ryan, journaliste américain qui infiltra le Klan, à qui Roger a d'ailleurs rendu hommage en lui empruntant son nom pour signer quelques romans d'aventure sur le même thème. Toujours sur ce terrain de la lutte contre la bêtise raciste, il s'est attaqué aux skinheads dans un court roman écrit bien avant que le sujet ne devienne à la mode et que les sociologues ne s'en emparent.

Tout en cumulant ses innombrables activités avec son métier de professeur de lettres, Roger n'a cessé de suivre les activités du Klan et des groupes paramilitaires américains, puisqu'il vient de publier une version remise à jour de son livre — elle tombe à point, après l'épouvantable attentat à la bombe dont se sont rendus coupables des membres d'une milice de fanatiques. Pourtant, l'œuvre la plus accomplie de Roger, à ce jour, est la biographie d'un homme avec qui il a plus d'un point en commun, à commencer par l'engagement : Georges Arnaud, l'auteur du célèbre *Saltaire de la peur*.



Parfaitement écrit et documenté, ce livre, qui lui a demandé un travail considérable et qu'il a dû défendre contre des tentatives de mutilation de parents bornés de l'écrivain, n'a sans doute pas eu le retentissement médiatique qu'il méritait. Mais il existe et reste à découvrir. Que dire d'autre de Roger, sinon que c'est l'homme de la fidélité, aux idées comme aux amis ? C'est aussi celui du refus des compromissions et d'un certain parisianisme. Et il est jeune : il a à peine dépassé la quarantaine, ce qui lui laisse beaucoup de temps pour nous captiver et nous surprendre encore.

PORTRAIT

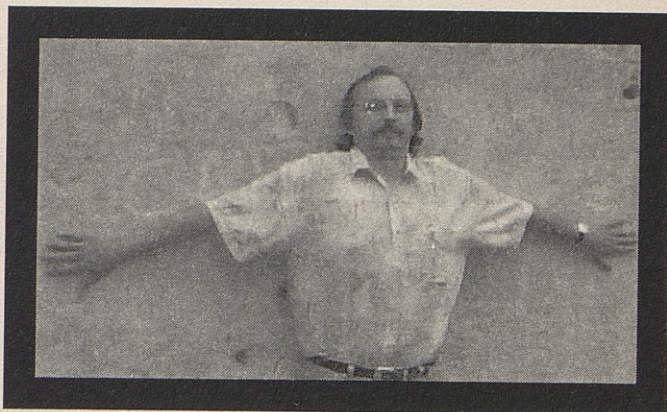
Didier Daeninckx, le Partisan

par Robert Deleuse

Je ne l'avais vu qu'à la télévision : une fois chez Pivot, une autre chez Polac ; mais j'avais lu ses cinq romans, alors parus à la Série Noire. C'était à l'automne 1987. Hugues de Kerret, directeur de la Maison des écrivains et moi-même attendions à déjeuner Didier Daeninckx, la nouvelle locomotive de la collection en jaune et noir fondée par Marcel Duhamel et dirigée par Robert Soulat. Nous le recevions dans le cadre de la préparation du Trans-Polar-Express, une semaine consacrée aux romans policiers et noirs français, dont j'avais en charge la conception et la programmation. A la sortie du repas, mon opinion était faite : sa personnalité ressemblait comme deux pincées de suie à celle de ses protagonistes romanesques qui assument jusqu'au bout la trajectoire de leur choix, dût-elle leur coûter cher.

Au fil des ans, s'est nouée entre nous une solide et sincère amitié. J'en suis d'autant plus fier que Didier Daeninckx n'est pas de ces individus qui distribuent leur confiance à tout bout de gens. Et, en cette époque de vents tournants qui est la nôtre, ce n'est pas non plus quelqu'un prêt à jeter par-dessus bord ses amitiés au profit d'une conduite de croisière qui lui permettrait d'avoir, davantage encore, opinion sur rue. Ce qui constitue sa force, c'est non seulement sa parfaite honnêteté intellectuelle et son esprit de jugement, mais le fait qu'il soit capable de demeurer debout, au milieu d'une tempête, sourd aux appels des sirènes que nombre de parvenus ont pourtant fait retentir maintes fois à ses oreilles en onze ans de vie littéraire. Ce qui fait son honneur d'homme aussi, c'est qu'il a su rayer des mots de son dictionnaire quotidien (tels que trahison, complaisance, opportunisme...) pour ne conserver et ne cultiver que les meilleurs : fidélité, justice, courage, vérité, dévouement, fraternité. Il n'est pas de ces gens de lettres qui tentent par tous les moyens de faire carrière, mais de ces auteurs (de plus en plus rares) qui, livre après livre, s'essaient à bâtir une œuvre, sans jamais perdre de vue leurs lieux originels ni l'objectif qu'ils se sont fixés.

Ce touche-à-tout de la vie humaine abomine l'indifférence et il pourrait souscrire sans difficulté à cette réflexion d'Antonio Gramsci : « Je crois comme Friedrich Hebbel que vivre veut dire être partisan.



L'indifférence est aboulie, parasitisme, lâcheté ; elle n'est pas la vie... L'indifférence est le poids mort de l'Histoire. C'est le boulet que doit traîner le novateur, c'est la matière inerte en laquelle il n'est pas rare que se noient les plus beaux enthousiasmes, c'est le marais qui entoure la vieille ville et qui la défend mieux que les remparts les plus épais... »

Didier Daeninckx n'est d'aucun cénacle, d'aucune coterie, d'aucun haras. Mais ce n'est pas davantage un marginal, un excentré. Bien au contraire. Il est tout entier à l'écoute d'un monde qui n'en finit plus de perdre ses repères et au sein duquel il fait office de vigie. Après onze années de succès romanesques, primé par toutes sortes de jurys, il sait encore s'étonner (là où d'autres auraient pris la grosse tête) qu'on le réclame pour une tournée au Japon ou dans une université anglaise afin de prononcer des conférences sur le roman en général et les siens en particulier. Ce n'est pas non plus quelqu'un qui dira à un ami écrivain qu'il a adoré son dernier ouvrage si celui-ci lui a déplu. Mais il prendra le temps de lui téléphoner longuement pour lui dire tout le bien qu'il en pense si sa prose l'a touché...

Au milieu d'une conversation soporifique, son humour à froid peut faire des ravages et ce calme apparent qui, de prime abord, se dégage de sa personne peut se transformer aussi sec en impétueux raz de marée pour peu qu'un aigrefin, voire un salaud, remette en cause quelques uns de ces principes capitaux sans lesquels nous ne sommes plus rien. Il n'est pas de ces pseudo-engagés qui utilisent le malheur des autres en tirant à eux la couverture médiatique. Chez lui, nulle duplicité, aucun double jeu. Didier Daeninckx est un homme, un vrai qui joue cœur sur table.

PORTRAIT

Hervé Delouche, l'éveillé du Val

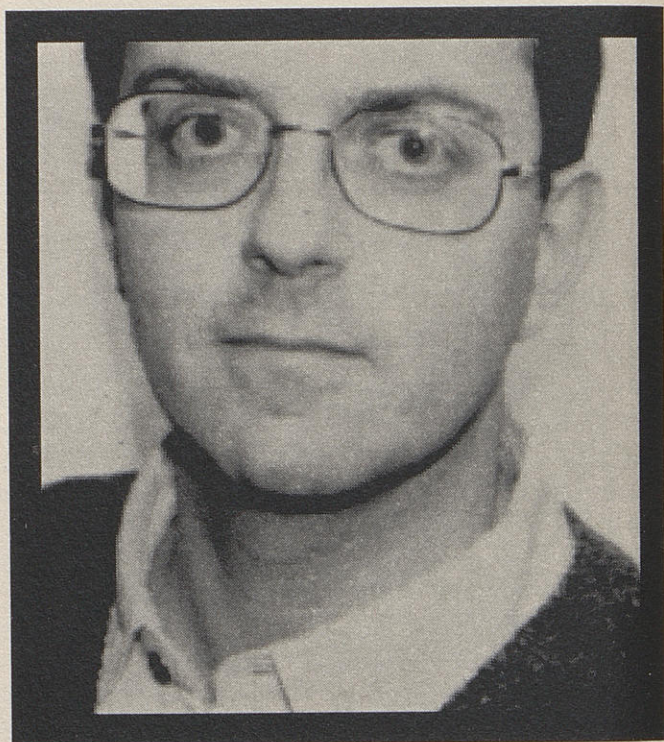
par Didier Daeninckx

Hervé Delouche garde d'une jeunesse punk, qui lui permit d'échapper à Normale Sup, un goût âpre pour les musiques *destroy*, et sur son répondeur les Sex-Pistols font précéder les messages qu'on y dépose de *No Future* rageurs.

Hervé Delouche fut, un temps, documentaliste d'une agence de presse, jusqu'au jour où il s'aperçut que le directeur-fondateur de l'entreprise s'était commis de haute manière dans *La France au travail*, l'un des premiers journaux de la Collaboration.

Son aversion pour toutes les compromissions, les ambiguïtés, le conduisit rapidement vers d'autres horizons professionnels. Quelques journaux ouvrirent leurs suppléments culturels à ses articles, puis, pour être certain d'aller jusqu'au bout de ses partis pris, Hervé Delouche fonda sa propre revue, *Asphalte*, au sommaire de laquelle se croisèrent les proses de Bertold Brecht, Dashiell Hammett, Walter Benjamin et Jean-François Vilar. Une éphémère librairie du 18ème arrondissement accompagna l'aventure. Récemment encore, Hervé Delouche éditait des textes plus vifs que morts chez Dagorno : les mémoires de Butch Cassidy, une vie de Pancho Villa, une biographie de Cartouche. Ici, à Serviès-en-Val, avant de participer au colloque du 12 août consacré au roman noir, il pianote les premières pages de son premier roman sur son ordinateur.

Si la littérature, dans toutes ses étapes, marque sa vie, il n'oublie pas, dans ces temps de sécheresse, les grands fleuves humains chargés de rêve dans lesquels il a longtemps baigné. Comme nombre d'entre nous, il ne se satisfait pas de l'équilibre instable du monde ; il est simplement devenu un homme de crêtes, certain de revenir, bientôt, dans le Val.



... il n'oublie pas, dans ces temps de sécheresse, les grands fleuves humains chargés de rêve dans lesquels il a longtemps baigné.

PORTRAIT

Christian Lehmann, l'écriture au scalpel

par Didier Daeninckx

La médecine a donné nombre de ses diplômés à la littérature policière et le plus célèbre de ces transfuges n'est autre que Sir Arthur Conan Doyle qui a donné à son personnage Sherlock Holmes le regard-diagnostic du toubib ainsi que les penchants des initiés pour les solutions opiacées. Toubib et littérateur noir, Christian Lehmann a cet autre point commun avec le créateur de Sherlock Holmes : il a beaucoup vécu à Londres et le titre de son premier roman, *La Folie Kennaway*, en porte la trace.

C'est avec son second roman que Christian Lehmann accède à la notoriété. *La Tribu* réjouit les nombreux amateurs de thrillers médicaux et Yves Boisset en tire rapidement un film.

Christian Lehmann aurait pu exploiter le filon de l'écriture au bistouri mais il choisit de casser l'attente des amateurs avec *Un monde sans crime* qui décrit de manière clinique, sous couvert romanesque, l'assassinat d'un photographe portugais dans un bateau écolo, en rade d'Auckland... Un livre sur l'état du monde et le monde de l'Etat.

Il publie ces jours-ci, au Seuil, *L'Evangile selon Caïn*, un roman dans lequel un frère piste son double, mort dans



la jungle colombienne insurgée. Quand les épidémies lui laissent un peu de répit, il écrit également des livres que « L'Ecole des Loisirs » destine aux enfants. ■

PORTRAIT

Noir et Français ! par Michel Laurent et Robert Deleuse

Le roi Laïos, à Thèbes, s'était vu interdire de descendance. Il brisa l'interdit et Jocaste donna naissance à Œdipe. Tout le monde connaît la suite. Son histoire a nourri la tragédie grecque et la psychanalyse freudienne.

De là vient également la malédiction qui s'est abattue sur un genre littéraire : le roman policier. Que le mythe d'Œdipe ait donné corps à un genre théâtral ou que son étude clinique ait fondé une discipline médicale, rien de plus normal, on reste entre soi. Mais que des individus ordinaires s'en soient emparés pour ravalier le roman au rang d'en-

quête ou « encanailler le verbe dans la variante » relève de la faute de goût.

Pourtant quand Œdipe part à la recherche de ses origines, que fait-il de plus que le Rouletabille de Gaston Leroux ? De même que Maigret enregistrant la description du cadavre de Goldberg dans *La Nuit du carrefour* démarque le Warwick de Shakespeare dressant le constat d'autopsie du cadavre de Gloucester dans *Henri VI*. L'on pourrait ainsi multiplier les interrogations — et les intervenants au colloque d'aujourd'hui ne vont pas s'en priver — car voici un peu plus de cent cinquante ans

que le roman policier se trouve pris dans la tenaille du mépris ou de la réduction en format négligeable par les tenants de la littérature officielle. Un siècle et demi, c'est exactement la moitié du chemin qu'il a fallu parcourir au roman-roman pour s'imposer dans le monde des Belles Lettres du temps jadis. Et l'universitaire Jacques Cabau d'affirmer avec raison :

« Qui reproche au roman policier son manque de tenue, commet l'erreur qui exclut le roman de la littérature pendant trois siècles parce qu'il n'était point en vers, ni en langue noble. » ■

COLLOQUE

Une série trop noire

par Hervé Delouche

Les douze mois qui viennent de s'écouler n'ont pas épargné les amateurs de romans noirs, qui portent le deuil des écrivains Robin Cook, Jean Amila et Jean-Patrick Manchette.

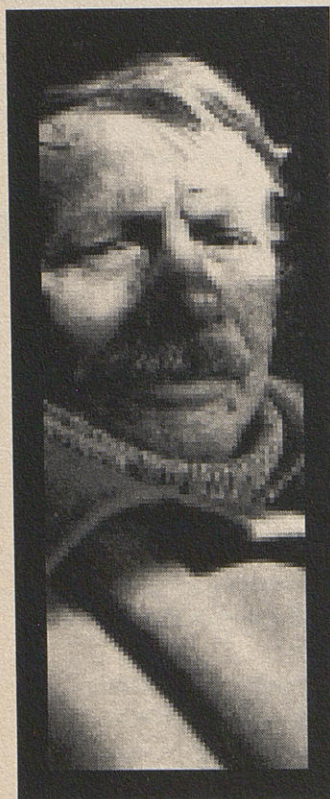
Le 31 juillet 1994, un vigneron des environs de Millau, plus connu pour ses romans crépusculaires que pour ses vins rosés, ouvrait le sinistre ban. Âgé seulement de soixante-trois ans, Robin Cook avait, de son propre aveu, vécu pour dix ! Rejeton d'une famille anglaise de haute extraction, il publie ses premiers poèmes à seize ans et laisse tomber de très supérieures études. Une vie aventureuse commence qui le voit chauffeur de taxi en Angleterre (sa première série noire, *Crème anglaise*, décrit les déambulations de gentlemen délinquants qu'il a ainsi croisés dans les bas-fonds londoniens), enseignant aux USA, journaliste en Algérie pendant les « événements », trafiquant de voitures en Espagne... En 1968, on le retrouve même ministre de la commune populaire d'un village viticole d'Italie : il y est délégué aux tracteurs ! La véritable

carrière littéraire de Cook suit son établissement dans le sud-ouest de la France, où le découvrira le journaliste Jean-Paul Kaufmann. Traitant le crime comme le symptôme d'une société invivable et déliquescence (en l'occurrence l'Angleterre de Mme Thatcher), cet admirateur de Sartre « peuple ses livres – selon ses propres mots – de gens gaspillés qui ne comprennent pas pourquoi ils doivent descendre la pente sans même une plainte. » Ce romancier de la misère sociale et du désespoir, profondément

humain, se double d'un styliste rompu à de subtiles techniques narratives, comme en témoigne son chef d'œuvre *On ne meurt que deux fois* (devenu en Folio *Il est mort les yeux ouverts*).

Il y a de ces ironies du sort... Ainsi, c'est en habitant notre sol que Robin Cook fut reconnu écrivain – mais c'est en s'affublant d'un pseudo américain (John Amila) que le romancier Jean Meckert put faire son entrée à la Série Noire ! Il faut dire que la vie de Meckert, né en 1910, avait bien vite pris la forme de ce type de roman. Son père, un employé des omnibus parisiens, est fusillé « pour l'exemple » lors des mutineries de 1917. Femme d'insurgé, rejetée, sa mère sera internée puis promue dame-pipi pendant trente-

cinq ans au Crédit lyonnais. Alors la tragédie, l'humiliation, le jeune Meckert connaît ! Entré en usine à treize ans, il va tâter d'un nombre impressionnant de petits boulots, jusqu'à être marchand de méthodes pour gagner à la roulette. Mais ce prolo autodidacte a toujours consacré le peu de temps qui lui restait à la lecture... et l'envie d'écrire le titille. En 1942, il fait parvenir un manuscrit, *Les Coups*, à la maison Gallimard. Queneau, Martin du Gard, Gide sont emballés par ce livre (réédité l'an dernier par Le Terrain Vague) qui raconte l'impossible coexistence entre un jeune ouvrier fort de sa seule expérience et une petite bourgeoise qui se veut détentrice de la parole et du savoir. S'il continue d'écrire, cet homme d'engagement rejoint aussi un maquis dans l'Yonne. Mais la Libération vite confisquée déçoit ses idéaux d'égalité et de justice. Cette expérience lui fournit la matière de *Nous avons les mains rouges* que les éditions Encre ont réédité en 1994. Au contraire du monde, les modes, elles, chan-



Antoine Blondin

gent. La carrière littéraire de Meckert marque le pas. Mais Marcel Duhamel décide de l'entraîner dans l'aventure de la Série Noire qu'il a créée en 1945. Se pliant aux contraintes de l'époque (un faux blase et une action située aux États Unis), l'écrivain publie *Y'a pas de bon dieu*, le récit de la lutte de montagnards contre les financiers qui veulent noyer leur village pour y construire un barrage. De Meckert à Amila, les préoccupations n'ont pas changé : peindre la vie des humbles, dénoncer une société qui brise la vie des hommes. Dans le polar français, Amila se révèle un véritable devancier. Opérant la rencontre entre le meilleur de la littérature prolétarienne (Dabit, Guilloux) et du roman noir américain (Hammett, Mac Coy), il prépare le terrain à la subversion d'un genre longtemps limité aux bagarres de gangsters, qui viendra avec les années 70. Et celui qui disait qu'« écrire, c'est revenir sur l'Histoire pour l'éclairer et lui donner un sens » annonce les écrivains de la mémoire des années 80 dont Didier Daeninckx, Thierry Jonquet, Jean-François Vilar sont des figures marquantes. Silencieux depuis des années, Amila nous a quittés le 9 mars dernier. Il laisse quelques romans inoubliables : *Noces de soufre*, *Le Boucher des Hurlus*, *La Lune d'Omaha*... Qu'on se le lise.

Le plus jeune des trois, Jean-Patrick Manchette a clôt cette lugubre série le 3 juin dernier, à l'âge de 53 ans. Auteur d'une dizaine de romans, Manchette a véritablement nettoyé le roman policier français de ses fanfreluches, de ses pigalleries, de son argot conventionnel, en publiant, dès 1971 *L'affaire N'Gustro*, sorte de démarquage situationniste de l'assassinat par les services secrets français de l'opposant marocain Medhi Ben Barka. Passionné tout autant par les écrivains américains de l'école « durs à cuire » que par Flaubert et Maupassant, Manchette n'a jamais sacrifié le style à la nervosité fictionnelle. Il avait cessé d'écrire en 1981, après *La Position du tireur couché*, titre manifeste, et l'une des dernières fois où certains de ses lecteurs ont pu le voir, c'était devant un commissariat...

Un flic du 18^e arrondissement venait d'y assassiner un jeune garçon, Makomé, et Manchette « tirait le portrait » des policiers en civil, pour décrypter le réel.

Quand on lit Cook, Amila ou Manchette, on ne peut qu'être d'accord avec l'académicien Paul Guth qui notait très justement que : « La violence est un danger beaucoup plus redoutable que le sexe, parce qu'on nous l'inocule sous une forme passionnante : le roman policier ! » ■

« Après la seconde guerre mondiale, les trains recommencèrent à rouler. On rétablit le tortillard qui reliait notre village à la Préfecture. J'en profitai pour abandonner ma femme et mes enfants qui ne parlaient pas encore. Ma femme, elle, ne parlait plus. » Cette fêlure, cet abandon de soi-même, qui sont au cœur de la vie et de l'oeuvre d'Antoine Blondin, on les sent poindre, au détour de quelques images, dans le film que Jean-François Giré a



consacré à l'auteur d'*Un singe en hiver*. Poindre seulement.

Car la figure du Blondin très conforme à sa propre légende, imposée par un Yvan Audouard un peu trop présent, renvoie plus au cliché du noceur-farceur qui dépasse souvent les bornes qu'au gouffre obscur au bord duquel, durant toute sa vie, se trouva cet homme qui « ressemble à la fois à son nom et à son prénom », comme l'écrivait son ami Marcel Aymé. Restent quand même — et suffisent à notre bonheur — quelques phrases de Blondin lui-même, dites par Michel Piccoli, où transparaît sa douleur. ■

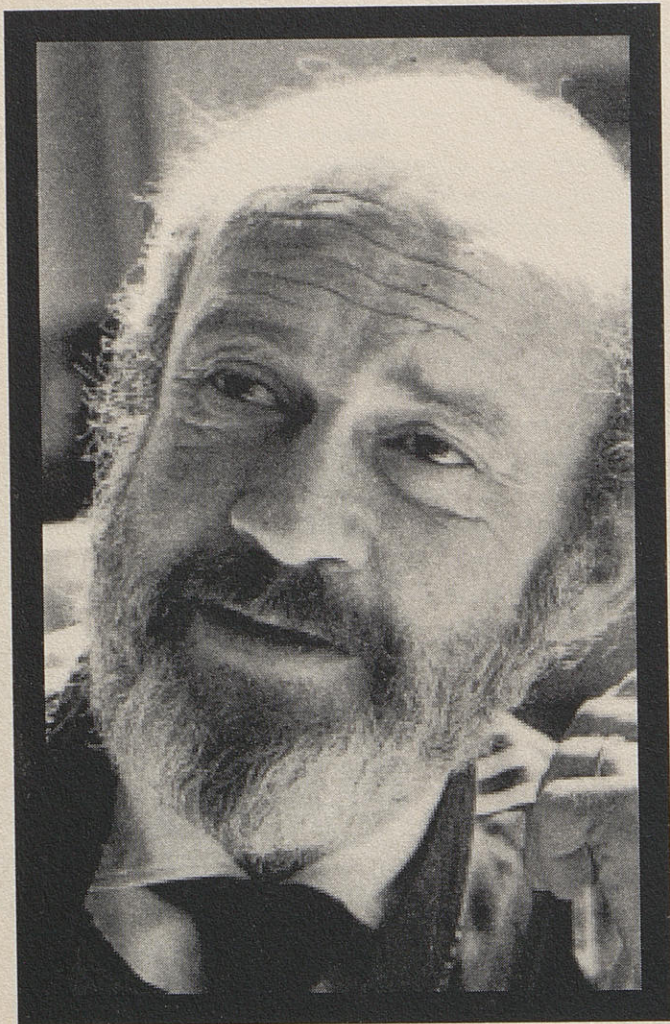
Antoine Blondin

Un film de Jean-François Giré

EXTRAIT

Antoine Blondin

Ma vie entre les lignes



On percevait dans le lointain, le roulement des chariots, le bouillonnement des cuves, le frémissement des pièces et que, quelque part, au-delà de ces pierres épaisses, obtuses, magnifiques, quelque chose se mettait à vivre.

On sait que l'appréhension du danger s'éteint dans l'action. Ici, le danger se présenta soudain en la personne d'un gaillard sanglé de cuir, qui brandissait aux Chandelles une pipette monstrueuse, et l'action consista pour nous à lui tendre à bon escient un verre en forme de tulipe — cette épreuve de caractère mythologique qui n'est pas sans rappeler les confrontations d'Œdipe et du Sphinx, d'Ulysse et du Cyclope, de Thésée et du Minotaure, se déroulait sous les domaines de M. Jean Latour, propriétaire et châtelain à Aloxe-Corton, dont nous venions de grappiller les raisins généreux, conjointement à ceux de M. Roger Duchet, sans pouvoir départager les vignes du ministre et celles du Seigneur. On percevait dans le lointain, le roulement des chariots, le bouillonnement des cuves, le frémissement des pièces et que, quelque part, au-delà de ces pierres épaisses, obtuses, magnifiques, quelque chose se mettait à vivre. Les vendanges 1953 venaient de commencer.

— 1952 ! lança le gaillard à la pipette, que nous primes de ce fait pour un bon gros, plutôt à la traîne.

S'agissait-il d'une énigme, d'un matricule, d'un numéro gagnant ? Fallait-il répondre ?

— ???, fimes-nous d'une seule voix, en levant nos godets.

— 1950 ! reprit le gaillard.

— !!!

Puis, un peu plus tard :

— 1947 !

— ...

— 1931 !

Cette fois, il se trouva quelqu'un d'assez averti pour avancer « qu'on allait être dans un drôle d'état en arrivant à 1815 » et nous remontâmes à la surface. En quoi notre compagnon s'était montré plus prudent qu'un pèlerin précédent, lequel, pour s'être abandonné par manière de rigolade à déclarer sous des piliers identiques : « On boit de bons coups mais ils sont rares », se retrouva dans le quart d'heure raide comme un morceau de bois et tout paralysé d'hébétude éthylique, victime foudroyante de ce que nous appellerons une révolution de palais. [...] ■

DÉCOUVERTES

Corbières *Matin*, le journal le plus lu dans les terriers.

par Patrick Valette, technicien forestier de l'Office National des Forêts.

Voilà enfin un titre qui fait référence au monde animal. Car, depuis que *Corbières Matin* fait partie de nos réjouissances quotidiennes, les animaux n'ont pas encore été à la Une du journal.

Les arbres, la végétation de la garrigue et du maquis, c'est bien beau, mais la forêt c'est aussi un grand nombre d'oiseaux, une quantité notable de mammifères autres que les bipèdes de *Corbières Matin* qui foulent les sentiers de nos garrigues, des millions d'insectes, des kilomètres de vers de terre, des myriades de bactéries et d'autres micro-organismes à foison. C'est dire qu'il y a du monde et pourtant, pour le simple promeneur, cette population considérable passe inaperçue ou presque.

La fascination des enfants pour les animaux est totale et le forestier, bien que ce ne soit pas sa vocation première, c'est d'abord celui qui connaît bien le monde animal. Mais l'observation de la faune est difficile d'autant plus que beaucoup d'animaux vivent la nuit et au crépuscule à l'écart des regards indiscrets de l'homme.

Forestier et détective

Souvent avant de les voir, il faut savoir repérer les indices de leur présence. On nomme « coulées » les lieux de passage habituel pour les grands animaux. Les « empreintes de pied » dans les terrains humides, véritables empreintes « digitales », servent souvent à identifier l'animal qui occupe secrètement cet espace. Les « frottis » correspondent à l'écorçage des arbres marquant indubitablement le territoire des cervidés, les « pelotes de déjection » trahissent les repères des rapaces nocturnes tels chouettes et hiboux. Nids et terriers sont les cachettes de bandes répertoriées. Et que dire des chants d'oiseaux et des cris d'animaux permettant d'établir des portraits robots pour l'oreille exercée. En outre, les différentes sortes de « galles » des arbres emprisonnent pour leur développement des larves d'insectes particulières.

Et même les « crottes » sont des pièces à conviction qui apportent des aveux immédiats si bien que des dénominations précises désignent une catégorie d'animal : on parle de « fiente » pour les oiseaux, de « laissées » pour les sangliers, de « chiure » pour les insectes, de « torpillons » pour des vers de terre, etc.

Quelques animaux de nos Corbières

Parlons d'abord des plus rares, le desman et l'euprocte des Pyrénées. Le premier est un petit mammifère original au museau allongé terminé par une trompe. Il vit dans des terriers et des galeries creusées dans les berges de l'Orbieu. Quant à l'euprocte, cousin de la salamandre, il s'agit d'un amphibien à la peau rugueuse qui fréquente également les rivières des Corbières. Tous deux font partie des espèces endémiques des Pyrénées.

Une autre particularité, qui demande néanmoins à être confirmée, serait la présence de tortues terrestres dans nos garrigues. Citons également comme spécificité, la dizaine de couples d'aigles royaux, le plus grands de nos rapaces qui ont choisi les falaises des Corbières pour y installer leur aire. Si beaucoup d'autres oiseaux sillonnent le ciel bleu des Corbières, au crépuscule, c'est au tour des chauve-souris — qui sont des mammifères — de prendre le relais.

Lapins, lièvres, renards, blaireaux, genettes et écureuils sont nombreux mais l'animal « en pleine expansion » — pour la plus grande joie des chasseurs locaux ! — c'est le sanglier. Précisons aussi que le chevreuil commence à s'établir de façon durable et notoire dans de nombreuses forêts proches de Lagrasse. Enfin, pour terminer cette liste qui n'a rien d'exhaustif, il faut citer le lézard vert et surtout le lézard ocellé aux couleurs éblouissantes ainsi que plusieurs variétés de couleuvres et quelques vipères qui s'enfuient à l'approche de l'homme.

Et pourtant, ceci ne représente qu'une infime partie de la vie animale lorsque l'on sait que les insectes, à eux seuls, représentent 85 % des espèces forestières. Et que dire des vers de terre dont le poids à l'hectare dépasse la tonne ? Alors, même si vous ne voyez rien, dites-vous que, de toute façon, l'essentiel est invisible !

Dimanche 13 août, il n'y aura pas de sortie pédestre ; nous vous suggérons, à la place, la visite guidée de Lagrasse.

Découvrir les coins et recoins de ce village médiéval, ses richesses architecturales et mieux connaître son histoire, liée à la présence de l'abbaye bénédictine : une promenade d'une heure en compagnie de Françoise Barrier, guide de pays.

Rendez-vous au point d'accueil du syndicat d'initiative, sur la promenade à 10h 30 ou 11h30.

L'amande

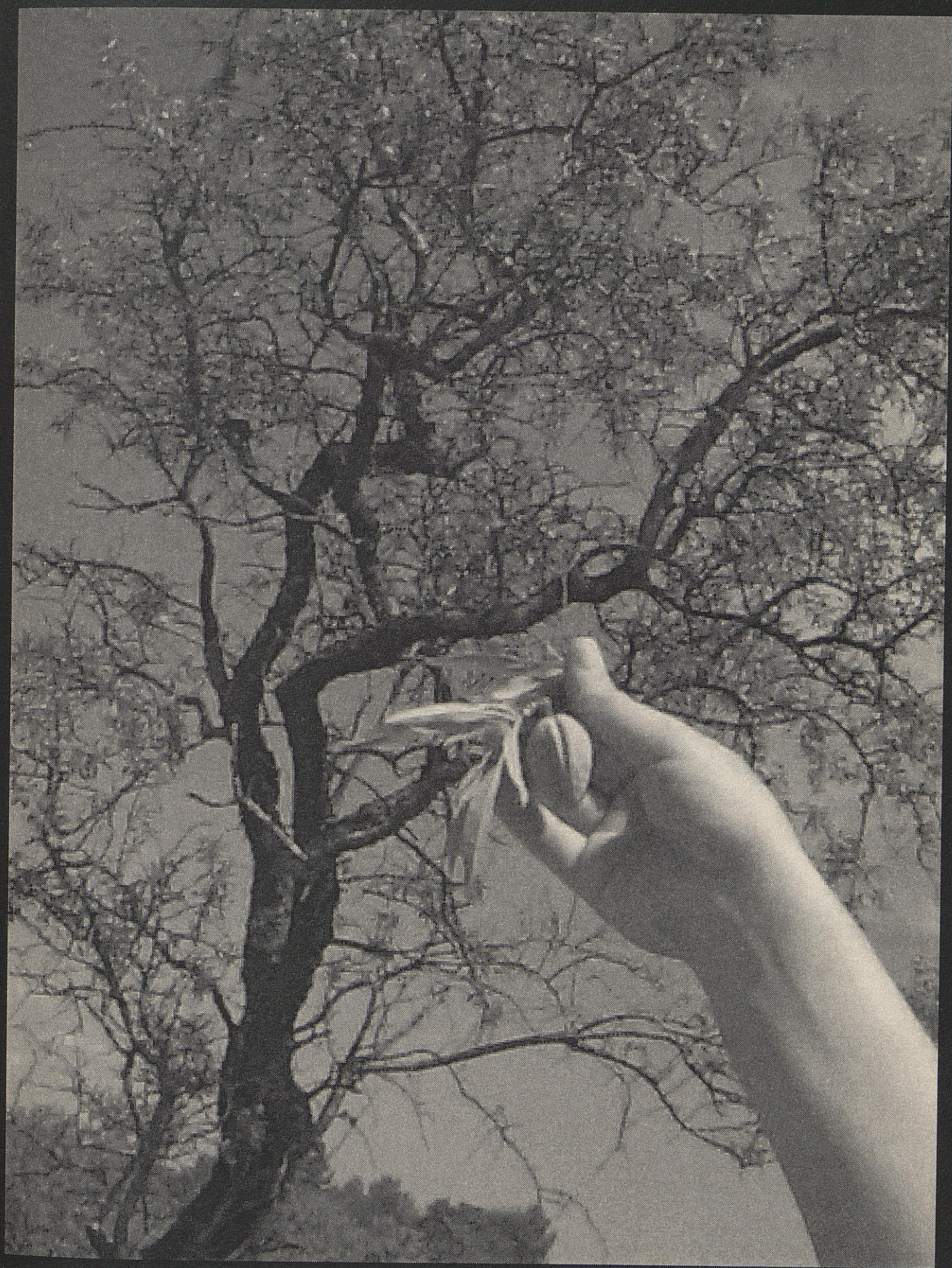
*On aurait tendance à condamner l'amande
aux confiseries incroquables, genre bonheur des dentistes.
Erreur! Glissez-les dans des gateaux plus aimables,
ou même dans la sauce d'un ou deux poulets!...*

L'amandier est l'un des premiers arbres à se couvrir de fleurs, avant même de porter des feuilles. Pour cette raison, sans doute, les Hébreux l'appelaient *saged* (du verbe *saqad* = se hâter). Ils considéraient l'amande comme un bien précieux qu'ils offraient : ainsi, les fils de Jacob en offrirent à Joseph alors intendant de Pharaon lorsqu'ils se rendirent auprès de lui.

Originaire d'Asie centrale, l'arbre serait parvenu jusqu'à nous par la Grèce, l'Italie et l'Espagne. Dans le sud de la Gaule, les 2 variétés connues : l'amande douce et l'amande amère, jouent un rôle important dans l'alimentation et dans la thérapeutique. Déjà les médecins arabes prescrivaient l'amande douce pour soigner les maux de gorge, et de nombreuses affections des poumons et de la

vessie. L'huile qu'on en extrait est également très en faveur chez les médecins du Moyen Âge et de la Renaissance.

L'amande douce est toujours utilisée en cosmétique et en confiserie. Elle entre dans la fabrication du nougat — dont Mi de Nougarede ne parvient pas à établir l'étymologie dans les 8700 pages de son ouvrage consacré au nougat : de *nucatum* (aux noix) ou d'un mot provençal — et de la praline dont la légende affirme qu'elle fut inventée par un apprenti cuisinier, sous les ordres de Lassagne, officier de bouche du duc de Choiseul-Pralin, qui, par maladresse, aurait fait tomber des amandes dans du miel du Gâtinais. Lassagne exploitera cette maladresse en ouvrant une « Maison de la praline » à Montargis.



Les tartelettes amandines

Battez, pour qu'ils soient mousseux,
Quelques œufs ;
Incorporez à leur mousse
Un jus de cédrat choisi ;
Versez-y
Un bon lait d'amande douce ;

Mettez de la pâte à fau
Dans le flanc
De moules à tartelettes ;
D'un doigt preste, abricotez
Les côtés ;
Versez goutte à gouttelette

Votre mousse en ces puits, puis
Que ces puits
Passent au four et, blondines,
Sortent en gais troupelets,
Ce sont les
Tartelettes amandines.

Edmond Rostand,
Cyrano de Bergerac, Acte II

Les tourons de Limoux

Pour 5 à 6 personnes :
1 kilo de miel
500 grammes de sucre
1 kilo d'amandes grillées
2 grandes feuilles d'hostie

Mettre dans un chaudron sucre, miel et un peu d'eau. Cuire doucement en tournant avec une cuillère en bois jusqu'à ce qu'à la surface du sirop se forment de petites perles rondes (33° au pèse-sirop). Ajouter les amandes, puis les blancs d'œuf battus en neige. Épaissir à chaleur douce le mélange. Prélever un peu de la préparation et la laisser refroidir. Si elle devient cassante, le touron est prêt. La verser alors sur une feuille d'hostie, la recouvrir de la deuxième feuille et égaliser avec le rouleau à pâtisserie jusqu'à obtention d'une épaisseur d'un centimètre. Laisser refroidir et couper en petits triangles.

Le blanc-manger au kirsch

Pour 4 personnes :
150 grammes d'amandes
1/2 litre d'eau
250 grammes de sucre en poudre
10 feuilles de gélatine
3 cuillerées de kirsch

Il faut monder les amandes : les plonger 1 minute dans l'eau bouillante afin d'ôter leur peau sous une simple pression du doigt. Les moule au moulin à café. Ajouter un peu d'extrait d'amande amère (facultatif) et une cuillerée d'eau de fleur d'oranger. Délayer avec l'eau et attendre 2 heures. Mettre alors ce mélange dans un linge fin mais solide que l'on va tordre plusieurs fois pour en extraire le lait blanc et opaque. Ajouter le sucre et les feuilles de gélatine ramollies dans de l'eau froide. Chauffer pour que le sucre et la gélatine fondent, sans ébullition. Verser le kirsch. Faire prendre dans un moule au réfrigérateur environ 4 heures. Les feuilles de gélatine étaient autrefois remplacées par un bouillon d'os et de pieds de veau très concentré.

Les navettes

500 grammes de farine
3 œufs
150 grammes d'amandes hachées
100 grammes de sucre en poudre
175 grammes de saindoux
1 pincée de sel
2 cuillerées à café d'eau de fleur d'oranger

Faire un levain avec 125 grammes de farine, un peu d'eau tiède et 10 grammes de levure. Mettre farine et œufs dans une terrine, ajouter sucre, sel, eau de fleur d'oranger et saindoux. Mélanger. Si la pâte est ferme, la ramollir avec un peu d'eau tiède. Incorporer le levain. Mettre dans une terrine en lieu tiède jusqu'au lendemain. Ajouter les amandes hachées à la pâte, façonner de petites boules, laisser lever avant de cuire à four chaud.

La charlotte aux amandes

Pour 6 personnes :
40 boudoirs
1 tasse de lait aromatisé d'1 cuillerée de rhum
140 grammes de sucre en poudre
120 grammes de poudre d'amandes
2 jaunes d'œufs
2 cuillerées à soupe de lait.

Mettre le beurre à ramollir dans un saladier, ajouter en remuant à la spatule le sucre, les jaunes d'œufs, la poudre d'amandes et le lait afin d'obtenir un mélange homogène. Tapisser un saladier de papier aluminium (20/25 centimètres de diamètre) en laissant le papier dépasser. Tremper dans le mélange lait-rhum des biscuits pour garnir le fond et les bords du saladier. Étaler dans le creux la crème aux amandes et recouvrir d'une couche de biscuits humectés. Retourner les bords du papier alu. Poser une assiette plate dessus (avec un poids) et mettre au réfrigérateur plusieurs heures. Pour servir, retourner la charlotte sur un plat, enlever le papier aluminium. On peut napper d'un coulis de framboises ou de cassis.

Les petits sablés aux amandes

150 grammes de farine
150 grammes d'amandes grillées
et moulues
150 grammes de sucre
100 grammes de beurre en petits morceaux
2 œufs entiers.
Mélanger farine, amandes et sucre. Ajouter le beurre que l'on incorpore avec les doigts jusqu'à obtenir une pâte granuleuse, puis les œufs. Bien mélanger. Découper des cercles avec un verre dans la pâte étalée. Disposer chaque petit sablé sur un rond de papier sulfurisé et mettre sur la plaque du four. Cuire à four doux plus d'1 heure.

Les tuiles aux amandes

50 grammes de sucre en poudre
140 grammes d'amandes hachées
75 grammes de beurre
100 grammes de farine
1 œuf entier
3 blancs d'œuf
1 pincée de sel
1/2 cuillerée à café d'extrait de vanille ou
d'eau de fleur d'oranger

Faire fondre le beurre à feu doux dans une casserole et laisser tiédir.

Dans une terrine, mettre les blancs d'œuf, les saler, les battre au fouet pour obtenir une mousse. Incorporer le sucre et le parfum choisi sans cesser de fouetter.

Tamiser et verser en pluie la farine, ajouter le beurre, l'œuf entier et les amandes.

Mélanger bien en coupant la pâte pour répartir les amandes.

Sur une plaque beurrée et farinée, disposer de petits tas de pâte bien espacés à l'aide d'une cuillère. Si la pâte semble trop épaisse, rajouter un blanc d'œuf. Avec le dos d'une fourchette mouillée aplatir les tas pour leur donner une forme arrondie.

Mettre à four très chaud préalablement chauffé au maximum et laisser cuire 5 minutes environ. Le bord des tuiles devient doré, le centre reste blanc.

Les ôter avec la lame d'un couteau et les poser sur un rouleau à pâtisserie sec ou le corps d'une bouteille afin qu'elles prennent leur forme en refroidissant.

Les conserver au sec dans une boîte en fer.

La croquande de Marcelle

100 grammes de sucre
40 grammes d'amandes grillées hachées grossièrement

Huiler un marbre. Cuire à feu doux sucre et amandes jusqu'à coloration d'un caramel brun en tournant avec une spatule en bois. Verser rapidement sur le marbre. Découper en gros cubes dès que la masse est tiède. Conserver à l'abri de l'air.

La crème frite aux amandes

Une recette très ancienne que Taillevent nous donne dans son *Viandier* et que Monselet reprendra plus tard dans ses *Lettres gourmandes*.

Pour 6 personnes :

3/4 de litre de lait
120 grammes de farine
120 grammes de sucre
6 jaunes d'œufs
150 grammes de poudre d'amandes

6 cuillerées à soupe de kirsch

150 grammes de chapelure fine

3 œufs entiers

Mélanger lait, farine, sucre et 5 jaunes d'œufs dans une casserole.

Porter à ébullition en tournant à la cuillère de bois afin que le mélange soit bien lisse et ne colle pas.

Hors du feu, ajouter la poudre d'amandes et le kirsch et lier avec le jaune d'œuf réservé.

Étaler cette crème sur une plaque de marbre légèrement huilée sur une épaisseur de 3 cm environ. Laisser ainsi une nuit au frais.

Couper la crème en rectangles de 5 cm sur 3, tremper chaque morceau dans les œufs battus puis dans la chapelure comme pour un panage.

Faire frire à feu vif et égoutter sur du papier absorbant.

Dresser les morceaux sur un plat et les saupoudrer de sucre ou d'un coulis (framboises ou cassis).

Les croquants du Fenouillède

250 grammes de farine tamisée
125 grammes d'amandes hachées
1 œuf
zeste de citron, pincée de sel

Mélanger tous les ingrédients, pétrir, laisser reposer 1 heure.

Étendre la pâte au rouleau sur une épaisseur de 2 cm environ. Tailler des bandes de 10 cm de largeur, puis les détailler en bâtonnets de 2 cm. Cuire à four moyen.

Le poulet fermier aux amandes fraîches

Pour 6 personnes :

1 poulet coupé en morceaux
1 gousse d'ail émincée
1/2 oignon finement haché
2 cuillerées à soupe de farine
1 cuillerée à soupe de coulis de tomate
1/3 de litre de bouillon (de poulet)
2 cuillerées à soupe d'amandes émondées
200 grammes de crème fraîche
un peu de gruyère râpé

Faire revenir à l'huile d'olive les morceaux de poulet. Les réserver. Mettre l'ail et l'oignon. Au bout de 3 minutes, ajouter en remuant la farine, la sauce tomate, puis le bouillon. Tourner jusqu'à ce que le mélange épaississe et commence à bouillonner.

Verser alors les amandes, sel, poivre, puis les morceaux de poulet.

Cuire 1 heure à couvert.

Dresser les morceaux sur un plat pouvant passer au four. Incorporer la crème fraîche à la sauce et verser sur le poulet.

Saupoudrer de gruyère.

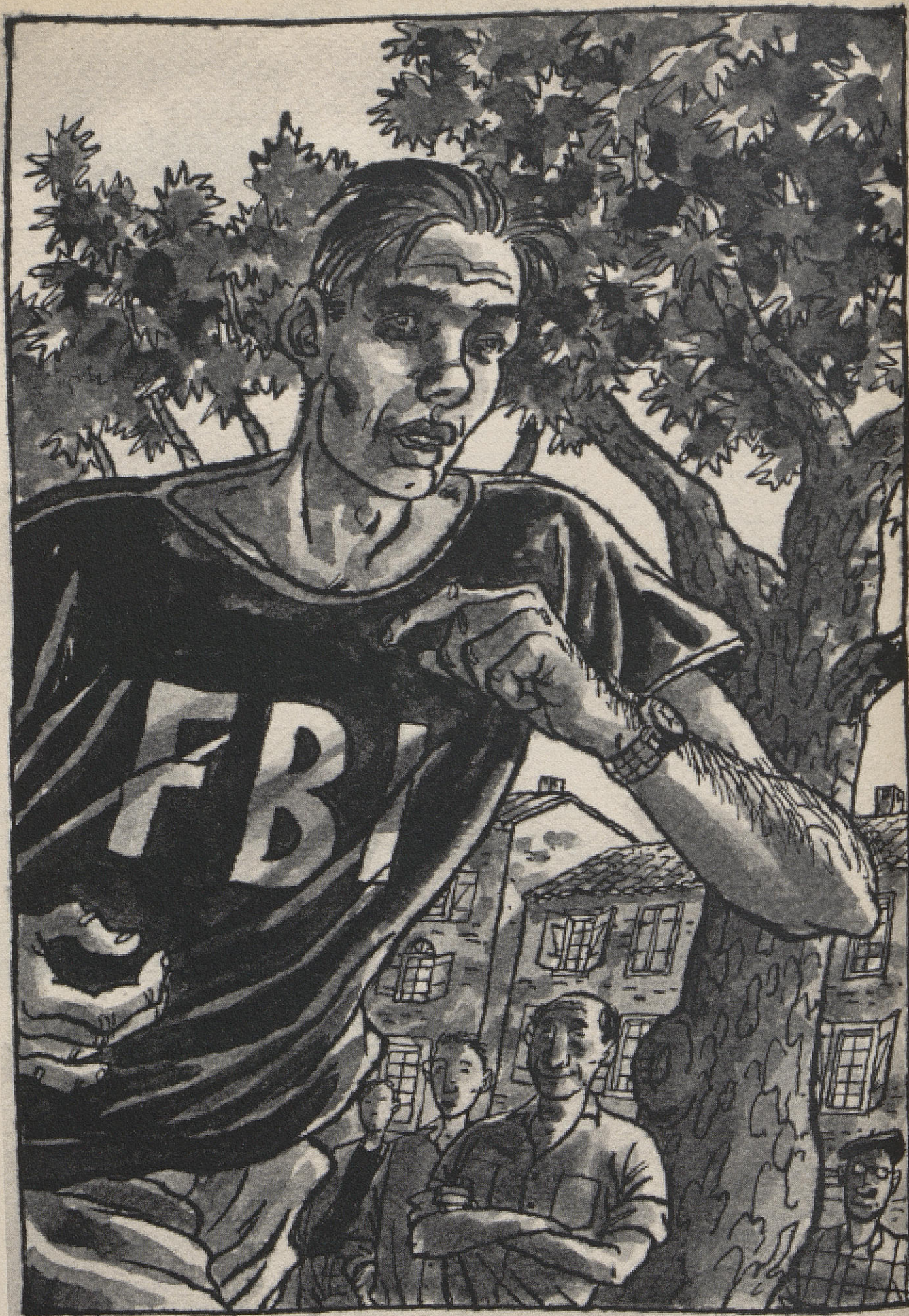
Mettre alors le plat sous la grille du four préalablement chauffé et laisser 2 minutes jusqu'à ce que le poulet ait pris une teinte dorée.

La gratinée de framboise à la crème d'amandes

Pour 4 personnes :

30 grammes de beurre ramolli
60 grammes d'amandes en poudre
60 grammes de sucre fin
250 grammes de framboises

Fouetter le beurre ramolli, la poudre d'amandes et le sucre jusqu'à obtenir une pommade très blanchie. Incorporer l'œuf. Dans un plat creux allant au four, disposer les framboises, verser le mélange crémeux par-dessus et mettre à gratiner sous le grill jusqu'à obtenir une légère coloration dorée. Vous pouvez servir ce dessert accompagné d'un verre de Muscat.



Le Tueur de l'arc-en-ciel

par Tonino Benacquista

A la tombée du soir, quand je termine mon jogging du haut des Potances, je regarde le village un bon moment et avance la main comme pour le cueillir d'un seul geste. J'ai toujours ce sentiment étrange qu'il pourrait y tenir tout entier. C'est le seul moment de la journée où un petit quelque chose de Moutain Bear me revient en mémoire, un tout petit quelque chose, trois fois rien, peut-être un vert de broussailles qui se mélangerait à un bleu de rivière, allez savoir... Parce que, sorti de là, le jogging vespéral dans ma vallée perdue au fin fond du comté de New York n'a plus rien à voir avec ce drôle de slalom entre vigne et olivier. Même la sueur n'a plus le même goût quand elle me coule du front jusqu'aux commissures des lèvres. Mon parcours obéit à un immuable rituel, je rentre par le pont Romain et termine à petites foulées sur le boulevard de la Promenade où plus personne ne s'étonne de me voir. Depuis trois semaines, j'ai même l'impression de faire partie du décor, je lis dans les yeux des villa-

geois un truc qui ressemblerait à « tiens, voilà l'Américain, c'est l'heure de l'apéro... ». C'est d'ailleurs vrai, une table m'attend chez Thierry, au bar de la Promenade, où le petit monde de 19 heures fait pulser le cœur de la ville. Avant de m'y installer, je fais le détour par la boucherie de la place de l'Ancoûle. Le patron me rappelle l'instructeur qu'on avait à West Point, le genre de gars qui, d'un seul regard, ferait marcher au pas un troupeau de bœufs ou une colonie de G. I's.

— Toujours 500 grammes de steak haché ? C'est pour faire un hamburger ?

— Non, ce soir ce sera un tartare.

— On cuisine pas le veau, en Amérique ? Parce que j'en ai du bon, vous savez...

— Chez nous c'est pas le veau qui manque, mais c'est plutôt la cuisine.

La dame blonde de l'épicerie est sur le point de fermer ses volets.

— C'était pas une mince affaire mais j'ai trouvé votre *peanut butter*, mais pour votre Wild... quelque chose, je vous promets rien.



Vous savez, le bourbon, par ici...

— Wild Turkey. C'est pas grave, mettez-moi de côté une bouteille de Jack Daniel's. Au bar, quand toute la terrasse en est au pastis, je commande un verre de vin. C'est pas faute d'avoir essayé l'anis, mais je n'arrive pas à m'y faire. Mon tee-shirt est déjà complètement sec dans la brise du soir et j'ai une envie terrible d'enlever mes baskets. Au comptoir du Lion's Head de Greenwich village, je n'aurais pas hésité une seconde, mais ma mère est restée très ferme sur ce point : la France c'est le pays des bonnes manières. Ma mère a un respect inouï pour la France, elle était prof de français à l'université de Chicago et c'est elle qui m'a appris la langue à grands coups de Flaubert et de Montaigne, ce qui, je l'avoue, me donne un phrasé un peu maniéré. C'est la seule raison pour laquelle mon cher patron m'a envoyé en mission ici.

— Alors, cette enquête ? Ça avance ? me demande Thierry, le patron du bistrot.

Il m'a posé la question au nom de tous les autres qui ont tous cessé leur conversation pour braquer leur attention sur ce que j'allais dire. J'aurais préféré un peu plus de discrétion mais je ne peux m'en prendre qu'à moi. Je me suis fait repérer dès le deuxième jour de mon arrivée ici, et tout

ça à cause d'un tee-shirt, justement. Celui que je mets d'habitude pour faire mon jogging à Mountain Bear dès que mon job au Federal Bureau of Investigations m'en laisse le temps.

Pendant vingt-quatre heures, j'avais réussi à garder un certain anonymat, voire un peu de mystère sur les raisons de ma présence dans le village, mais j'ai bêtement enfilé ce tee-shirt noir avec F.B.I. en grosses lettres blanches dessus. Et ça n'a pas raté ! La petite Carine, une cinéphile redoutable qui n'a pas les yeux dans sa poche m'a montré du doigt devant tout le monde en criant : « Waow, c'est comme dans *Le Silence des Agneaux* ! » Ça, c'est exactement le genre de truc qu'on ne peut pas prévoir, même quand on est spécialiste en psychologie criminelle. Tout le monde l'avait vu, ce putain de film, tout le monde savait ce qu'était un agent fédéral, tout le monde m'a demandé si j'avais rencontré Jodie Foster, il y en a même un qui m'a surnommé Elliot Ness. Et bien sûr, tout le monde a compris sur-le-champ ce pourquoi j'étais là.

Cela faisait six mois qu'à New York je trimais sur l'affaire du « tueur de l'arc-en-ciel », comme l'avaient surnommé les journaux. Le serial killer avait frappé une première fois dans un bled du Dakota, où l'on avait retrouvé un homme de race blanche égorgé, le visage entièrement recouvert des sept couleurs de l'arc-en-ciel à l'encre de la marque Inkle Twinkle. Le coup de rasoir avait tranché la carotide de bas en haut en allant du menton jusqu'à la poitrine. Deux semaines plus tard, c'était au tour d'une retraitée du Winsconsin d'arborer le masque funéraire, puis celui d'un dealer de crack de Washington. Aucun lien entre les victimes, aucun mobile apparent, le killer opérait comme tout bon psychopathe dans un rituel connu de lui seul. Le Bureau déclenche la machine et sa cohorte d'experts avec moi à leur tête, quand nous recevons un message d'Interpol qui nous signale un assassinat dans un petit village du sud de la France, qui ressemble trait pour trait à la façon de procéder du tueur de l'arc-en-ciel. Visage et mains recouverts des encres de la même marque, après le même geste d'égorgement. En France ! On savait que les serial killers avaient une solide propension à tailler la route et à brouiller les pistes, mais



là, de mémoire de G-man, on n'avait jamais vu un cas aussi radical d'exode criminel.

— Vous connaissez le dossier par cœur, m'a dit le boss, et en plus vous parlez français.

Trois jours plus tard j'arrivais à Lagrasse avec un dossier bourré de photos et de rapports, une arme de service, une liste de courses pour ma mère et une certaine trouille de me retrouver hors de mon territoire.

— Alors, cette enquête, ça avance ? insiste Thierry.

Non, ça n'avancait pas le moins du monde. On avait retrouvé pas loin de la place de la Mairie le corps d'un touriste parisien foudroyé en pleine randonnée pédestre par un coup de rasoir, puis badigeonné d'encre. Avec un peu de chance on aurait pu imaginer quelques hypothèses, à commencer par la plus absurde : le tueur de l'arc-en-ciel passait ses vacances en France et avait trucidé le premier venu afin de ne pas perdre la main. Les autorités locales n'auraient pas été contre cette version, histoire de renvoyer outre-Atlantique une sordide réalité meurtrière typiquement américaine. C'est ce que m'a dit, à sa façon, le premier individu que j'ai interrogé : Henri, le garde municipal.

— Je suis le premier debout, ici... alors forcément, c'est moi qui l'ai retrouvé, votre type bariolé. Un macchabée comme ça, on

n'a pas l'habitude, c'est un peu comme si j'étais tombé sur un extra-terrestre.

— Vous n'auriez pas vu des touristes américains dans les campings de la région ?

— Pas encore, mais si ça peut vous obliger, je jetterai un œil.

Une semaine plus tard, j'ai eu plus de chance, quand j'ai vu un grand type portant un chapeau et fumant la pipe venir à ma rencontre avec un paquet sous le bras. J'ai fait la connaissance de Jean-Jacques, le maçon du coin, avare de ses paroles mais le peu qu'il m'a dit avait de quoi justifier une bonne partie de mon salaire.

— Je fais un chantier sur la route de Carcassonne, ce matin j'ai vu que quelqu'un avait dormi là, il m'a même salopé une dalle encore fraîche. Et j'ai retrouvé ça...

Au FBI, on arrive à faire des merveilles avec des indices qu'un flic de base ne verrait même pas. Avec une poussière d'ongle prélevée en Alabama, on est capable de retrouver une paire de gants perdue au fin fond de l'Ohio. En comparaison, ce que contenait la boîte en carton était comme un cadeau dont on ne peut rêver dans toute une carrière d'agent fédéral. Un fatras de flacons et de boîtes de médicaments, tous vides, avec les étiquettes de pharmacie disséminées à travers les États-Unis. C'était comme si le tueur de l'arc-en-ciel avait voulu nous laisser sa carte d'identité et son recueil de mémoires. Le gars qui avait besoin d'une telle variété de médicaments devait, soit se sentir à l'article de la mort, soit vouloir avoir son nom dans le Guinness book de l'hypocondrie. J'ai envoyé le tout en express au secteur de la police scientifique du Bureau de New York qui allait à coup sûr fêter ça au champagne. En attendant les résultats, j'ai fureté dans Lagrasse avec une certaine mollesse, plus pour goûter à tous les plaisirs du dépaysement que pour jouer au limier. Je me suis promené dans les environs, j'ai bu du vin et pris quelques bains dans l'eau claire, bref, j'avais envie de laisser un dernier sursis au tueur de l'arc-en-ciel. Après tout, c'était grâce à lui que je me retrouvais là, loin de la folie de ma chère mégapole. Mon français prenait de plus en plus d'assurance, j'étais même sur le point de prendre l'accent du coin, et ça m'a fait une drôle d'impression quand j'ai parlé la langue de Shakespeare avec cette petite Beverley qui s'était installée



à Lagrasse sur un coup de foudre.

— Ça se comprend, j'ai fait, ça manque pas de charme, mais moi je ne pourrais pas. J'ai trop besoin de la sauvagerie de New York, j'aime les buildings brûlants de l'été, j'aime le cholestérol des hamburgers, j'aime le CO² subtil des Cadillacs, et je ne pourrais jamais me passer des symphonies métalliques du métro nocturne.

— Faites attention, Mister Fédéral, encore quelques jours ici et vous serez pris au piège. On en reparlera...

Le soir, j'ai changé le parcours de mon jogging pour suivre Thierry qui m'en proposait un autre, un truc qui vous laisse en lambeaux en fin de course. Lui et son pote rigolaient gentiment en attendant de voir comment l'Américain allait s'en tirer. Pas trop mal pour un novice, ils ont dit. Je leur ai proposé un *Escape from Alcatraz*, un truc du diable que j'avais pratiqué quand j'étais élève à Quantico, trente bornes en vélo puis dix en nageant pour finir par un footing de vingt. Ils m'ont dit qu'ils réfléchiraient.

Mais quelque chose de bizarre m'avait accompagné tout au long de la journée, une présence invisible, un regard, un vague pressentiment qui est resté en suspension autour de moi sans jamais s'estomper. Et pourtant, dieu sait si j'ai appris à repérer les filatures et calmer les paranoïas montantes. Mais ce truc avait l'air

tenace et lourd de sens, et je finis par m'en servir comme d'une piste au lieu de le laisser m'envahir. Aussi irrationnel que cela puisse paraître, la méthode que j'avais décidé d'adopter consistait en trois points : s'écouter, se concentrer, et se laisser imprégner par les phénomènes ambiants. Pour en avoir le cœur net, je suis resté seul jusqu'à la nuit noire, perdu aux alentours de l'abbaye, la main en permanence crispée sur mon arme de service. Dans ces cas-là on parle généralement de flair ou d'instinct, mais s'il y a quelque chose qui fonctionne à ce moment précis c'est bien l'inconscient, car lui seul sait repérer les signaux invisibles que perçoivent les sens. Au bout d'un effort terrible de plusieurs heures, je me suis senti proche.

Et au beau milieu de nulle part, la chose m'est apparue.

Immobile et horrible. Triste. Seule. Et pas encore menaçante. J'ai sorti mon flingue sans même m'en rendre compte. Dans son feulement malade, j'ai perçu comme des gémissements qui cherchaient à s'articuler sans y parvenir. Dans la pénombre j'ai vu se découper un corps distordu et informe, une silhouette courbée et rongée de partout.

— Ne bougez plus...

Un ordre inutile et absurde, tant la chose avait du mal à se mouvoir. On aurait dit qu'elle rampait dans un dernier effort. En me rapprochant à pas lents, j'ai trouvé un rayon de lune qui offrait un angle clair.

Jadis ce devait être un corps humain. Mais rien de ce que j'avais vu jusque-là ne ressemblait à ça. Des formes décharnées, des membres morts, un visage creusé et glauque, mais surtout, une peau, une peau ravagée par mille scories et striées de diverses couleurs qui par endroits se mêlaient dans un brouillon infâme. Le moribond a voulu me dire quelque chose d'inaudible, je n'ai pas osé m'approcher plus. Et tout à coup, dans un sursaut d'énergie, il s'est dressé sur ses genoux en brandissant un rasoir. Nous sommes restés là, une seconde, à nous fixer droit dans les yeux. J'aurais pu l'immobiliser, battre en retraite ou chercher du secours. Mais j'ai tiré. En mon âme et conscience. Impunément. Au plus profond de moi-même, j'ai su que c'était son seul et dernier désir.



Les résultats d'analyses ne sont arrivés que le lendemain, et n'ont fait que confirmer ce qui apparaissait désormais comme une évidence. Deux jours plus tard, le mystère du tueur de l'arc-en-ciel n'en était plus un. Et je suis devenu le héros local.

— C'était qui ? me demandait le village entier, à la terrasse de chez Thierry.

Il s'appelait Herbert Grayson, natif du Colorado, il avait quarante-deux ans. Tout au long de son existence, il avait contracté une, puis deux, puis sept maladies qui s'étaient mêlées les unes aux autres pour faire de lui cette chose immonde. Il était né avec la maladie bleue qui empêchait son cœur d'épurer le système sanguin et donnait à ses lèvres et ses paumes cette étrange couleur bleutée. Une hépatite virale incurable avait ajouté une teinte jaune sur tout son épiderme. Une rougeole tardive avait fait apparaître des plaques carminées sur diverses parties de son corps, sans parler d'une amputation mal soignée qui avait généré un pourrissement verdâtre, une syphilis traitée au nitrate d'argent qui tirait sur le gris-violet, divers hématomes allant du fuchsia à l'indigo, et pour finir, une maladie extrêmement rare provoquée par le carotène et la vitamine A, qui figeait la pigmentation de la peau et lui donnait une délicate nuance orangée. Le tout réunissait les sept couleurs de l'arc-en-ciel et avait largement entamé ses facultés mentales, jusqu'à faire

de lui ce tueur fou qui défrayait la chronique en voulant perpétrer des crimes aux couleurs de ses maux.

— Il aurait mieux fait de choisir la peinture, a dit Yves, l'instituteur.

Grayson avait voulu finir ses jours à Lagrasse, et malgré des recherches intensives, le Bureau Fédéral n'a jamais compris pourquoi. Mon boss m'a demandé quand je rentrais. J'en ai profité pour lui extorquer quelques semaines de vacances et prolonger mon séjour. Et puis...

Et puis, tout est allé très vite. C'était comme si Lagrasse avait voulu me garder, et je n'ai pas su résister. La petite Beverley avait raison. Jean-Pierre m'a trouvé une bicoque sur les hauteurs où j'oublie lentement le trafic new-yorkais. Peut-être qu'un jour, je saurai pourquoi le tueur de l'arc-en-ciel avait fait le voyage jusqu'ici.

Le seul truc que j'ai gardé de mon ancienne vie, c'est le tee-shirt FBI. Ça veut dire : la Foi dans le Bonheur Indicible. FIN

Pour fêter les 50 ans de la Série Noire, et préparer le colloque du 12 août prochain (Quand la vigne dort), treize auteurs de littérature noire ont reçu par la poste une bouteille de vin, une touffe de thym, un pot de miel, un plan de Lagrasse et le portrait de dix-sept habitants du village, volontaires pour faire leur entrée dans la fiction. Chaque jour, une nouvelle originale.

Concours Corbières noires

Pendant douze jours, à l'occasion de ce premier Banquet du livre, des auteurs de Série noire ont imaginé des nouvelles policières qui mettent en scène le village de Lagrasse et ses habitants.

Ces auteurs avaient reçu, comme autant de signes représentant ce pays, une caisse de vin des Corbières, du thym, une branche d'olivier, du miel, un plan du village, des photos, et le portrait de dix-sept habitants de Lagrasse, d'accord pour jouer ce drôle de jeu entre réel et imaginaire.

Bernard Blanc le clerc de notaire, Pierre Bouthinon le potier, Carine Chapot la fille de l'épicière, Philippe Descroix le maroquinier, Henri Dubant le garde champêtre, Alain Foucher le garagiste, Jean-Claude Gibert le boucher, Yves Horville l'instituteur, Thierry Jaubert du bar de la Promenade, Jacques et Dolorès Joulé (et le chien Filou) de l'Hostellerie Charlemagne, Jacques Michaud, l'ancien artiste de variétés, Jean-Pierre Olive l'agent immobilier, Jean-Jacques Olivier le maçon, Alain Rieunier le secrétaire de mairie, Suzanne Rivière-Maussac du bazar-souvenirs, Jeannette Sanpablo l'épicière et Beverly Smart la modiste anglaise, tous pouvaient se retrouver au centre de drames et de soupçons. Certains en ont inspiré plus que d'autres. Certains sont très présents, d'autres pas du tout. Chacun jugera du résultat, c'est-à-dire de la liberté, de l'audace ou des précautions que les auteurs ont pris avec leurs modèles.

Il est temps maintenant que les lecteurs de Corbières Matin décernent un prix à l'histoire qu'ils ont préféré, celle qu'ils trouvent la plus réussie, compte tenu de toutes ces contraintes. Voici, pour rafraîchir les mémoires, le résumé des douze histoires, et un bulletin pour se prononcer...

1

La Psychanalyse du frigidaire, par Didier Daeninckx

Un couple, en vacances à Lagrasse. L'homme est un maniaque du rangement dans les réfrigérateurs. Un détail qui le perdra. Ils dépannent Jean-Claude Gibert qui a fait un tonneau avec son camion-boucherie, et rencontrent par hasard un couple d'amis...

2

Exécution testamentaire, par Christian Lehman

Les auteurs de romans policiers invités au Banquet du Livre arrivent à Lagrasse. Ils sont accueillis par de mystérieux coups de feu ! Un incident qui n'est certainement pas sans rapport avec les documents anonymes qu'il reçoivent depuis quelques semaines...

3

Cocktail Lagrassov, par Jean-Bernard Pouy

Les dix-sept personnages de Lagrasse sont présents dans une pièce, pour une réunion mystérieuse... et très arrosée. Dix-sept bouteilles de vin rouge, vidées précautionneusement, tout en jouant à un drôle de quizz littéraire. A quoi donc rime tout cela ?

4

Demain à Lagrasse, par Gérard Guégan

Ah vous ne voulez pas que je vienne à Lagrasse pour rencontrer mes modèles et repérer le paysage ? Prenez donc cette histoire de détective un peu glauque, qu'une mère anxieuse vient lui demander de régler. Son fils, familier des jeux de rôle, a disparu vers Lagrasse...

5

Celui-Qui-Parle- Peu, par Patrick Mosconi

Un cadavre retrouvé dans l'Orbieu. L'Hostellerie Charlemagne cambriolée au cours de la même nuit, des bouteilles de calva qui disparaissent. Et un témoin qui n'ose pas raconter ce qu'il a vu...

6

Le Coup de Lagrasse, par Roger Martin

Beverly est-elle vraiment cette charmante jeune anglaise qui s'est installée à Lagrasse sur un coup de foudre ? La présence, dans les parages, d'un tueur venu spécialement d'Amérique pourrait en faire douter...

7

Ultime arôme, par Georges J. Arnaud

Quel est cet arôme indéfinissable que l'on sent, en arrière bouche, dans le Clos Marguerite ? L'expert en œnologie a fait le déplacement jusqu'à Lagrasse pour trouver la réponse. Il ne sera — comme on dit — pas déçu du voyage...

8

Les Mains pleines de doigts, par Robert Deleuse

L'abbaye de Lagrasse, la nuit. Un drôle de type, tapi dans le noir. Un maître chanteur. La tentation du crime et du chantage parfaits. Faut voir : quand on tue, on n'est jamais tranquille...

9

Le Gros lot, par Patricia Tarpon

Les tentations, c'est fait pour qu'on y résiste. Un policier très malin s'embarque dans une méchante histoire de faux papiers et de chèque en bois. La morale de l'histoire, c'est qu'il faut toujours attendre qu'on vous pose la question avant d'y répondre...

10

Lynchage, par Gérard Delteil

L'inspecteur Gouju est bien embêté. Un des écrivains invité au Banquet du Livre, Roger Le Garec, est découvert dans un sale état. Mort. Ça lui apprendra à écrire n'importe quoi sur les gens du village...

11

La Virée des virus, par Jacques Joulé et Philippe Rochette

Un cadre de Rank Xerox quitte sa boîte, se retrouve en reconversion apicole à Lagrasse. Un jour, à l'occasion du Banquet du Livre, il voit débarquer sa machine...

12

Le Tueur de l'arc-en-ciel, par Tonino Benacquista

L'agent du FBI qui fait son jogging dans la garrigue, sur les hauteurs de Lagrasse, a-t-il fait le voyage pour rien ? Ou le tueur en série est-il venu jusqu'ici pour peinturlurer ses victimes ?

Vous savez quelle est celle que vous préférez.

Venez voter en déposant ce bulletin (ou le numéro de votre choix noté sur papier libre) dans l'urne préparée à cet effet au bar de la Promenade, à Lagrasse, ou bien en téléphonant au 68 43 14 82 aujourd'hui samedi jusqu'à 17 heures.

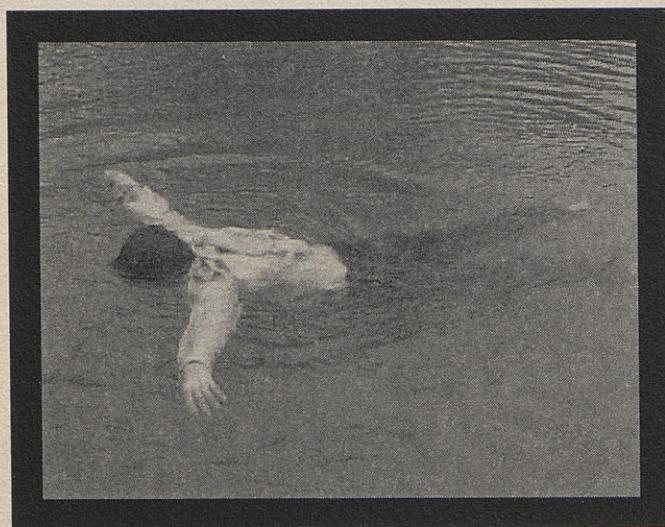
L'auteur de la meilleure nouvelle gagnera son poids en vin des Corbières.

Je vote pour la nouvelle N°.....

(publicité)

Association nationale pour la formation professionnelle des adultes
L'A.F.P.A. Midi-Pyrénées, c'est un potentiel de formation permettant : de Qualifier, de Reconvertir, de Perfectionner, d'Accompagner l'évolution des emplois de l'Ouvrier au Technicien Supérieur dans :
Le Bâtiment Travaux Publics
L'Industrie (Aéronautique, Métallurgie, Maintenance Industrielle, Automatisme, Informatique de Production.)
Le Tertiaire (Informatique, Bureau, Commerce, Distribution).
Stages sanctionnés par titre officiel du Ministère du Travail. Stages spécifiques négociés avec une Entreprise, un Salarié, une Collectivité Territoriale ou les Pouvoirs Publics.
C'est aussi : Conseil en Gestion des Ressources Humaines, Études et Recherches Appliquées, Bilan de Compétences Professionnelles.

Un métier par la formation
1, allée J. Griffon
31077 Toulouse cedex



● Samedi 12 août : Journée noire

- 10 h : Sortie pédestre.
15 h : Projection *Un siècle d'écrivains* : Antoine Blondin.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
16 h - 20 h : Colloque « *Quand la vigne dort* » autour du roman policier, dirigé par Didier Daeninckx.
Christian Lehmann : « Nouvelles contraintes » ;
Hervé Delouche : « Jean Meckert, Jean Amila » ;
Roger Martin : « Moisson rouge à Oklahoma City »
Didier Daeninckx : « L'écriture des abattoirs ».
Hommage à Cook et Manchette.
Sous la halle de la place de la Mairie, entrée libre.
21 h : Banquet noir. A la carte : *un menu inspiré par la littérature noire*. Prix : 100 F., inscriptions au point accueil, sur la promenade.

● Dimanche 13 août

- 17 h : Projection *Un siècle d'écrivains* : John Dos Passos.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
18 h : « Les rencontres de l'abbaye » :
« Les poètes du Sud » par **Gil Jouanard**.
Petit cloître, entrée libre.
20 h : Remise du **Prix Corbières Matin** à l'auteur de la meilleure nouvelle policière, décerné par les lecteurs du journal. Cour de l'abbaye.
22 h : **Nuit du Jazz**.
Cour de l'abbaye, 25 F.

CORBIÈRES MATIN

est le bulletin de l'association
Le Marque-Page
(association régie par la loi de 1901)
11220 Lagrassac
Tél : (16)68 24 05 75.
Directeur de la publication :
Jean-Michel Mariou

Corbières Matin est édité grâce au soutien de The Document Company Rank Xerox et de l'A.O.C. Corbières

Rédaction :
Gérard Bobillier
Dominique Bondu
Sabine Minard
Colette Olive
Michèle Planel
Philippe Rochette
Francis Vadillo
Jean-Claude Zancarini

Conception graphique :
Michel Redon

Mise en page :
Brice Ruffin
pour l'Iroquois Sud

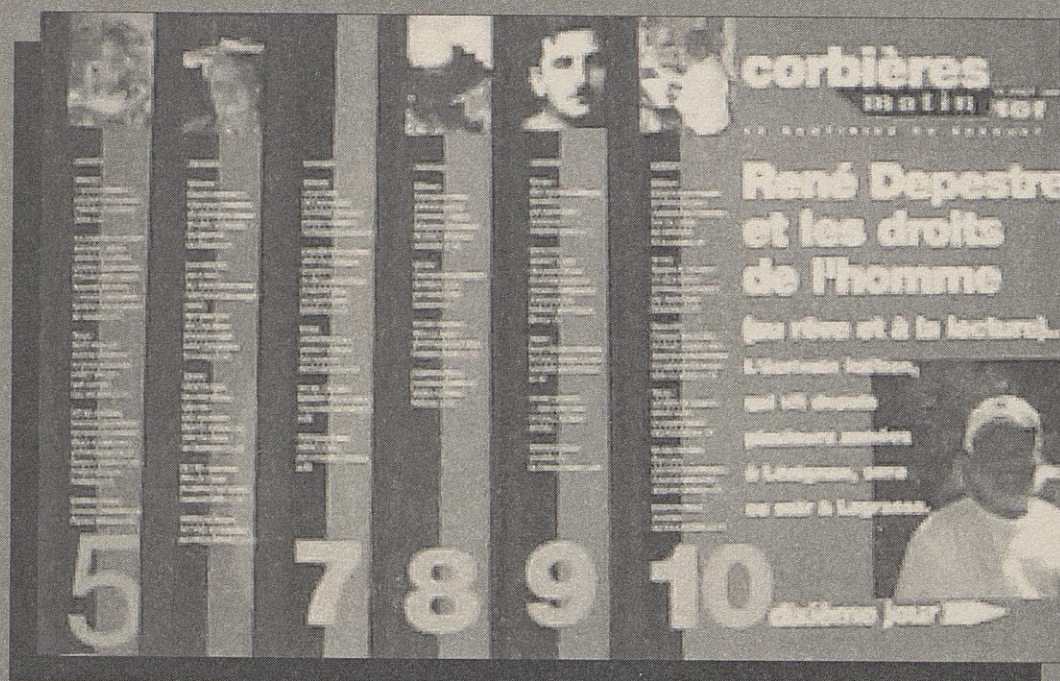
Photos :
André Hampartzoumian
Michel Redon

Illustrations :
Jean-Louis Tripp

Publicité :
Célia Fayeton

Corbières Matin est tiré à l'école du village sur deux machines DocuTech de Rank Xerox par Roland De Faye et François Gouverneur.

Complétez votre collection de CORBIERES MATIN



**Vous avez raté un numéro
du quotidien du Banquet ?
Vous voulez réserver dès à présent
la collection complète reliée ?**

**Envoyez un chèque à l'ordre
du Marque-Page, 11220 Lagrasse
Le numéro à l'unité: 10 F
La collection reliée: 100 F**

**Et demain,
dimanche 13**

**Dernier jour
du Banquet du Livre,
Dernier numéro
de *Corbières Matin*,**

**Gil Jouanard
et les poètes du Sud,**

John Dos Passos,

et la nuit du Jazz.